

NICOLAS TURON

À plates COUTURES



Collection **Les pieds dans le BLA**

NICOLAS TURON

À plates COUTURES

Collection **Les pieds dans le BLA**

- 1 -

« Il aime ces moments-là.

Ils sont là, tous ensemble. Les boules qui roulent sur le sol. Les regards qui se croisent.

C'est toujours les mêmes gestes.

D'abord, la jambe gauche. Toujours. Chaussette. Chausson.

Puis la jambe droite.

Et puis une gorgée de fillette.

Toujours. »

Dans sa tête, Denis est Zinedine Zidane.

Il récite le texte, arrangé à sa façon, de la publicité que la star du football a tournée pour une eau minérale au temps de son apogée. En boucle. Il a le mental d'un futur champion du monde, Denis, même si la planète de la boule de fort va de Montlouis-sur-Loire à Ancenis, et que la rencontre du jour l'oppose à des chasseurs de prime affiliés à une société distante de cent mètres à peine.

Peu lui importe. Il enfle sa pantoufle comme le chirurgien enfle son gant, comme la brodeuse enfle ses perles... Il est l'un des fleurons du seul sport de haut-niveau qui se pratique en charentaises. Athlète en savates : ici, le paradoxe ne froisse personne.

Nul n'aurait l'idée de plonger dans une piscine tout habillé ; de la même manière, on ne foule pas le jeu en croquenots, sous peine de s'attirer les foudres des dépositaires de la tradition, un point c'est tout. Est-ce parce que les habitants de cette contrée sont encore nombreux à s'adonner à cette discipline qu'il n'y a plus de magasin de chaussures à Brissac ? Les sociétés les mieux organisées disposent de paires de mules siglées avec leur logo.

Denis est enfin équipé. Il sort du vestiaire. Sa foulée n'est plus la même. Sur ses semelles de caoutchouc, il devient félin, apprêté, concentré, connecté au plancher, filou. Un chat botté.

D'un geste expert, il extrait sa paire de boules du bas dans lequel il les garde pour éviter l'oxydation. La boule mérite ses dessous chics, car elle est l'unique maîtresse des spécialistes.

Le compétiteur entre dans la salle. La foule des grands jours patiente derrière la rambarde. L'air détaché, Denis passe ses boules dans le tour, lustre le métal, affuble ses lumas de leurs plus beaux atours. En réalité, il n'a jamais été aussi stressé.

Puis il descend sur la piste comme on descend dans l'arène, pour en découdre. Il est si concentré qu'il se voit agir au ralenti : attraper son éternelle casquette par la visière, l'ôter de son crâne, éponger son occiput avec la manche de sa chemise à carreaux... Remettre le couvre-chef en place. Sortir le carré de laine porte-bonheur de sa poche. Faire tourner la boule sur l'étoffe, lentement. La bichonner, lui parler à l'oreille, lui en promettre. Au bout de la partie, il y a le trophée suprême...

Les Capulet et les Montaigu s'affrontaient à Vérone ;
La Concorde et Le Point du jour se défient à Coutures.

En haut du village, *Le Point du jour* : la société des rouges et des laïcs, ceux qui sont allés à l'école publique. On joue cinq fois l'an, à peine, on se réunit surtout pour boire et causer. Le Vendredi saint, on mange de la tête de veau, pour faire chier ceux du bas. Quelques années en arrière, la toiture du Point du jour a brûlé : on a financé son remplacement rubis sur l'ongle (et aussi grâce à la buvette de secours, repliée dans un appentis adjacent), et tout réparé à coup d'huile de coude. Ceux du bas ne sont pas venus aider.

En contrebas, précisément, *La Concorde* : le rassemblement des cathos, ceux qui ont fréquenté le privé. Au pied de l'église, l'office respecte une autre liturgie, dans des locaux tout confort : cuisine de collectivité dernier cri, jeu chauffé en permanence – un luxe au pays de la boule de fort – et même une fresque murale qui rend hommage aux personnalités de l'association, disséminées dans un décor de vignoble façon « Où est Charlie ? ». *La Concorde* est tenue par les frères et les cousins Hautbois. La famille règne sans partage sur la trésorerie et les compétitions : la répétition de leur nom, aligné sur les tableaux de palmarès, atteste de cette hégémonie. Neuf fois sur dix, la petite plaque de métal est marquée "Hautbois", précédée, le plus souvent, du prénom "Denis".

Rivales devant l'éternel, les deux sociétés sont si proches qu'on aperçoit depuis le gîte de l'une les fenêtres de l'autre. Dans ce derby, les adversaires savent ainsi lequel, le soir, déclare forfait le premier en ordonnant la fermeture du bar.

La bataille s'engage.

Denis ouvre le bal. Il frotte une dernière fois la sphère avec son chiffon, comme il astiquerait une vieille lampe pour en faire sortir un génie. Trois doigts serrés sur la bande de métal pour assurer la rectitude de la trajectoire, majeur bien tendu, au milieu, message subliminal adressé aux frères ennemis de toujours. Le champion pose un genou à terre le long de la ligne de tir, signe d'allégeance, ou d'arthrite, avise le maître, à l'autre bout du jeu, et lâche enfin son projectile.

Il s'agit en vérité d'une caresse, d'un dépôt, plus que d'un lancer. Une impulsion parfaitement dosée pour que l'étrange boule parcoure deux longueurs. On a connu des benêts qui criaient à la fumisterie, attribuant les jolis coups à la chance, cherchant à réduire les règles de l'art aux caprices du hasard. Des études scientifiques tout à fait sérieuses les ont déjugés : la boule de fort est bel et bien un sport d'adresse, si fin et délicat que ses pratiquants, tout bourrus qu'ils soient, cachent mal leur tendresse.

Le petit globe swingue sur le bois. Il avance à l'allure d'un escargot, incroyablement lent, oscillant légèrement sur son axe, penchant de plus en plus sur le côté fort à mesure qu'il gagne du terrain. Le lanceur, lui, a déjà quitté le pas de tir et remonte la rampe, plus rapide que sa fusée. Imaginez un archer qui courrait plus vite que sa flèche ! Il a largement le temps de rejoindre le petit avant que le missile ne s'immobilise et peut, tout à son aise, apprécier la qualité du jet.

La boule la moins éloignée du maître emporte le point. Celle de Denis s'arrête à quelques centimètres seulement du but. La foule des connaisseurs applaudit. La mène est bien engagée pour *La Concorde* : boule devant, boule d'argent.

Dans le public, massé le long du garde-corps, on trouve toute une bande de pirates : une grand-mère avec un carreau fumé aux airs de cache-œil, un ancien avec une canne en guise de jambe de bois, et même une barbe rousse accompagnée d'un perroquet (en vérité un cousin Hautbois un peu simplet qui répète tout ce que dit son compagnon).

« C'est un beau coup qu'il a fait là.

- Ouais. C'est un beau coup qu'il a fait là. »

La majorité des hooligans a passé les 80 ans. Ils traînent une silhouette en forme de point d'interrogation, posant la question cinoque du nombre de jours qu'il leur reste à vivre. « Aujourd'hui, on ne peut plus compter sur les jeunes vieux pour grossir les rangs des supporters, ils sont toujours barrés en randonnée ou en camping-car ! », s'était plaint Denis à la dernière assemblée générale. Certains aficionados sont en dimanche, bien qu'on soit samedi : preuve que cette compétition est une eucharistie. Ne nous y trompons pas. Les trognes qui s'alignent là sont celles de buveurs. Dans le coin, on a le vin sacré. Il y a parmi eux des philosophes taillés directement dans un cep, une noblesse vigneronne. Car l'assoiffé, comme le nectar, se bonifie avec le temps : à causer sans cesse, on se cultive. Une seule devise : « Plus que j'en bois, plus que j'ai soif. » On ne compte plus les culs-de-plomb, soudés à leur chaise, qui tiennent salon à la buvette de la société. À 3,90 la bouteille,

ils ont tout le loisir de dilapider leur bas de laine en rosé. Les jours de fête, ils débouchent un blanc d'Aubance sucré. « On ne boit pas, on soutient les viticulteurs », se justifient-ils auprès des quelques sobres qui les blâment. Les abstinents ne s'obstinent pas longtemps. L'avertissement tombe sans tarder : à trop traîner dans la flotte, on risque de se noyer. Les censeurs finiront par tremper leurs lèvres dans un Tartifume, et puis leur langue, et puis leur glotte, et puis leur foie tout entier. Brissac Loire Aubance a la même superficie que Paris intra-muros ; Coutures est le quartier des bistrots, un Bastille au parfum d'artichaut. Sûr que, dans le coin, il n'y a que l'usine qui pratique la déshydratation.

Les plus érudits des poivrots argueront qu'il existe un corollaire entre la boule et le pinard, à savoir : la trajectoire sinusoïdale de l'ivresse. Puisque le jet tague, plus tu joues ivre, plus tu as de chance d'être précis. On a connu des champions qui, à jeun, ne valaient rien, de quoi mélanger cépage et dopage. Ce théorème explique sans doute les recettes mirobolantes des sociétés du Maine-et-Loire... Aucune n'a jamais déposé le bilan.

L'enjeu de la partie qui se joue en ce moment doit vraiment être historique, parce que le bar est désert. À l'exception d'un vieillard, si confit dans son jus qu'on obtiendrait du formol en essorant sa culotte, toutes les âmes présentes dans la société se pressent au bord de la piste.

« Il faut bauer, dit Barberousse.

- Ouais. Faut bauer. », répète son perroquet.

Deux boules, appartenant aux deux équipes, semblent équidistantes du maître. Denis a déjà empoigné la bauge et s'exécute. La mesure est sans appel. Beau joueur, il attribue le point à la partie adverse. Les sportifs ramassent leurs dodues championnes, et la troupe fait demi-tour. Le maître est déposé de l'autre côté. Une manche dans un sens, la suivante dans la direction opposée, ainsi se déroule la partie, va et vient éternel comme l'oscillation du balancier du temps.

L'origine de la boule de fort se perd dans la nuit des temps. Certains affirment que les marins jouaient au fond de la coque des bateaux, jusqu'à ce qu'un malin signale que les cales des rafiots sont embarrassées d'entraves qui empêcheraient les boules d'avancer ; d'autres prétendent que les bagnards chargés de monter la digue de la Loire auraient commencé à jouer avec leurs boulets dans les fossés incurvés, ou les paysans, dans les chemins creux...

Il existe presque autant de récits fondateurs sur la naissance de ce sport que de jeux de boules différents. Pas une société qui ait le même revêtement : en terre, en béton, recouvert de bois, de lino, plus ou moins roulant. La qualité du jeu, le talent du joueur, la préparation des boules sont autant de paramètres déterminants à prendre en compte... Il faut régler la mire à chaque nouvelle compétition.

Seul point commun à toutes les sociétés : le bruit des boules qui s'entrechoquent : un CLOC mat, signature auditive de la discipline, reconnaissable entre mille.

Boule de match.

Le concurrent direct de Denis, trop gourmand, a tenté de tirer, mais son missile a fini dans la planche. Un boulevard vient de s'ouvrir devant l'as de *La Concorde* : la victoire ne peut lui échapper.

« *C'est toujours les mêmes gestes* », traditionnels, ancestraux, mais pourtant à chaque fois différents. Au moment de propulser sa dernière munition, le cerveau de Denis Hautbois joue les suites de Bach au violoncelle. Il n'a jamais entendu cette musique, mais elle le transporte pourtant. Des anges le traversent, et l'idée d'allégresse. Il est touché par la grâce. La boule tape dans la butte, monte, et déjà redescend, fatiguée, oscillante, fragile. Sa progression semble encore plus lente que d'ordinaire. La salle retient son souffle. Dix mètres. Poings serrés, Denis marche le long de la rampe sans quitter son précieux des yeux. Trois mètres. Le grésillement des néons, le bourdonnement d'une mouche grasse qui se cogne contre une vitre, un estomac qui gargouille, là-bas, une heure déjà sans petit canon. Une seconde.

Un tout petit « Poc ».

Le joueur vient de faire bouc. La boule embrasse le petit, comme une ultime preuve charnelle de sa supériorité, et se colle contre lui.

La clameur qui suit est homérique. Ovation monumentale pour le héros ; victoire des cathos aux dépens des cocos. De quoi leur faire ravalier leur tête de veau ! Autorisation de chambrer sans modération jusqu'à la confrontation de l'année prochaine ! On se congratule, on se tape dans le dos, on exulte, et puis, presque aussitôt, des cris d'horreur retentissent. Ça

se passe au bar. Le trésorier déboule, en poussant des hurlements de cochon qu'on égorge : « UN CRIME ! UN CRIME ! ON A TUÉ DEDÉ ! ».

Dans le club house, le pépé qui n'avait pas daigné lever son séant pour assister à la rencontre, gît face contre la table, vissé à son tabouret pour l'éternité. Le manche d'un poignard dépasse de son dos. Comme personne n'a tenu la buvette pendant la partie, la victime a eu le temps de se vider de son sang. Une flaque vermeille s'étale à ses pieds. Un goutte-à-goutte d'hémoglobine couleur muscat s'égoutte le long de sa main, à peine moins chargé en alcool que son homologue servi en bouteille.

Le pauvre type n'a pas l'air de s'être débattu. Si ce n'était le couteau, on pourrait le croire mort de résignation. Quelqu'un aura perdu la boule. On aura mal réglé le fort par rapport au faible.

À côté de la scène macabre, comme dans les contes, un chausson, perdu par l'assassin dans sa fuite.

- 2 -

La pièce à conviction incommode Yannick. Son bureau baigne dans une mauvaise odeur persistante provenant de la tatane, un bouquet âcre aux arômes de Saint-Nectaire et de vestiaire de patinoire. Déjà qu'on vient d'installer un congélateur à clébard à côté du photocopieur, au cas où un toutou se ferait percuter par une bagnole un vendredi soir... Avec le chausson qui fouette, ce n'est plus un local de police municipale, c'est un cabinet de curiosités.

Le préposé s'arrache les cheveux. Les bleus d'Angers ont rendu copie blanche, au prétexte que l'affaire était trop locale et qu'ils « ne connaissaient pas assez le coin ». Le flic municipal, lui, n'a pas renoncé à élucider le mystère. Il sent qu'il peut remonter la piste de l'assassin. Reste simplement à trouver la ficelle sur laquelle tirer.

L'homicide a déclenché un véritable scandale dans le petit milieu de la boule de fort, et l'enquête s'est rapidement enlisée dans un borbier de ressentiment, une atmosphère aussi viciée que celle du burlingue de l'agent. À Coutures, l'air est proprement irrespirable :

puisque l'assassin est un adhérent de société, les soupçons vont bon train. En témoigne le courrier posé devant Yannick, sur son bureau.

Le texte de la missive est un collage de caractères grossièrement découpés dans le journal. Les majuscules, blanches sur fond rouge, forment la sentence : « ON SAIT QUI C'EST ».

Yannick s'est d'abord demandé pourquoi l'expéditeur s'était embêté à donner à son pli des allures de lettre anonyme, alors même que le message était signé dès l'objet : « Lettre de rouspétance d'Ernestine Chassebœuf, née Troispoux ». Puis il s'est souvenu du phénomène Chassebœuf. Pendant quelques années, cette nonagénaire graphomane s'était amusée à envoyer des billets potaches et rageurs à travers la France pour protester, contre tout et n'importe quoi, l'odeur d'un fromage ou l'écriture indéchiffrable des médecins, en passant par de vraies revendications politiques, la plupart du temps en faveur de la ruralité. On comprit bien vite que l'épistolière n'était qu'un épouvantail derrière lequel se cachait un, une ou des individus possédant un réel talent épistolaire, et maniant un style drôle et décapant, lorsqu'un éditeur s'empara de cette correspondance pour publier ce qui devint un best-seller. La scribouillarde putative avait disparu subitement en 2005, soit que celles et ceux qui lui prêtaient leur plume fussent morts, soit que cette partie de cache-cache les eût lassés.

La bafouille délatrice est rédigée dans une langue bien éloignée de celle d'Ernestine. La colère l'emporte sur l'astuce, et verse carrément dans la dénonciation : on accuse clairement le trésorier de *La Concorde*, Michel Hautbois, d'avoir supprimé le papi au motif qu'il ne

réglait plus ses consommations depuis des lustres, et possédait une ardoise assez longue pour y copier trois fois le contenu de la Pierre de Rosette.

Pourquoi diable avoir sorti de l'oubli ce personnage, 19 ans après son heure de gloire ?... Et pourquoi accabler un bénévole qui a rejoint le bar à la fin de la finale, juste le temps d'identifier le macchabée ? Le cerveau de Yannick fume, ajoutant quelques volutes à celles de la savate qui, en fin de journée, a tendance à libérer des notes de maroilles et le chien mouillé. Qui, pour se donner encore la peine d'envoyer une lettre de délation à l'heure des réseaux sociaux ?! Dans la campagne moderne, les corbeaux ne sont plus à la mode. On a installé partout des canons pour les chasser.

Le regard de l'agent va de la feuille de papier à la pantoufle nauséabonde, à la recherche d'une piste, lorsque l'étincelle jaillit : « EURÊKA ! Puisque l'assassin nous a laissé son chausson, appliquons la méthode Cendrillon ! ». Il suffit à Yannick d'essayer la mule à l'ensemble des licenciés du coin : celui dont le panard épousera parfaitement la forme de la charentaise sera déclaré coupable...

La place de Coutures est bordée d'arbres hirsutes. Les branches se dressent tout droit sur le tronc comme autant de cheveux hérissés sur des crânes sous l'effet de la peur. Le centre-bourg n'a pourtant rien d'effrayant, sauf pour ceux qui craignent la solitude. Yannick a eu l'embarras du choix pour stationner la Dacia : toutes les places de parking étaient libres.

Dans les années 2000, le village était un haut lieu de la fête. Le plus animé du coin, réputé pour ses bals endiablés et ses agapes sans fin. On redoutait les gars d'ici, rois de la castagne. Ceux de Coutures étaient constamment prêts à en découdre. La fortune de la vallée devait beaucoup à la culture de l'artichaut, « le gros vert de Laon », appelé dans la région « tzele Parisien ». L'arrêt de la production marqua la fin de l'opulence, et le début du déclin. Dans les campagnes où les distributeurs de pain remplacent les boulangeries, où les maisons France Service-Relais-Poste-Tabac-Hammam remplacent les secrétariats de mairie et où les pendulaires remplacent les habitants, par quoi remplacer les artichauts ?

Coutures est passée du statut de petite ville à celui de village, puis du rang de village à celui de hameau. Le dynamisme s'est effiloché, laissant apparaître des jours dans le tissu social. Subsistent quelques beaux coins, des caves – vigneronnes ou troglo – et une toponymie incongrue : ici, on joue à la belote place Tharrault, et les noms de domaines viticoles sont ceux de *Pieds nickelés*, Tartifume, Escogriffe et Bois Mozé.

Un virevoltant traverse la place, accentuant le caractère désolé de l'esplanade déserte. Yannick plisse les yeux, comme dans les westerns. Dans sa main, à la place du six-coups, un sachet plastique et une paire de pompes qui klaxonnent. Seule âme qui vive, une vieille tordue, penchée sur un déambulateur, lente comme une boule de fort sur la piste, crache au passage du flic : « Ils vont nous faire des niches à lapins ici. »

Yannick ne relève pas. Puisqu'il doit sillonner le pays pour essayer la pantoufle à tous les licenciés de boule de fort, autant attaquer tout de suite. Dans sa

poche, la liste des adhérents, communiquée par les deux sociétés de Coutures. Il avise la brasserie Chez Sophie, juste en face.

En dehors des deux cousins Hautbois accrochés au comptoir, il n'y a personne pour goûter au rougail saucisse de la patronne. L'ardoise annonce pourtant un menu alléchant. Le municipal est à deux doigts de s'installer à table, mais se ravise : la mission avant tout !

« Messieurs, je vais vous demander de bien vouloir vous déchausser... »

Le regard que lui renvoient les deux moustachus, à l'unisson, fait immédiatement comprendre à l'enquêteur que sa tâche sera délicate. Mais après quelques pourparlers et un rapide rappel de la situation, les bourrus acceptent de coopérer, s'amusant même de la situation : « C'est bien la première fois que j'ai la police à mes pieds !

- Ah ah, ouais. C'est bien la première fois que j'ai la police à mes pieds ! ».

À hauteur des nougats, Yannick s'interroge sur les ingrédients du plat du jour... Il n'y a pourtant pas de raclette dans le rougail ! L'ongle d'un des cobayes a percé sa chaussette. En découvrant la vermine qui grouille aux alentours du gros orteil, le poulet comprend qu'à partir d'un certain âge, les arpions peuvent devenir un écosystème autonome qui vit sa vie propre. Enfin, propre... Il contracte son diaphragme pour éviter de respirer.

« Vous vous embêtez pour pas grand-chose... Nous, on connaît le coupable.

- Ouais, on connaît le coupable.

- Dites toujours. Si ça peut m'éviter des séances de spéléo dans les crevasses de vos petits petons...
- C'est un coup des cinglées. Elles veulent nous voir disparaître, c'est sûr.
- Pardon ?
- Elles sont possédées. Et elles n'ont même pas honte, en plus !
- Elles n'ont même pas honte, elles sont possédées.
- Mais de qui vous parlez, à la fin ?
- Des Amazones, intervient la taulière. Une nouvelle société de boule de fort qui est en train de se monter, et qui a la particularité d'être composée uniquement de femmes...
- Bon Dieu, on aura tout vu, se désespère le premier Hautbois.
- Dire qu'il y a encore trente ans, pas une femme n'entrait chez nous, se rappelle l'autre.
- Pas une femme !
- Au début, elles voulaient baptiser leur association « Cœur d'artichaut », mais elles ont finalement puisé dans un vocabulaire plus... guerrier. Vous les trouverez facilement, les travaux de construction ont déjà commencé. Suffit de suivre les bruits du chantier. »

- 3 -

Planqué derrière un arbre, Yannick observe. Il s'attendait à trouver des folles furieuses, un groupe de harpies néo-rurales fraîchement débarquées de la ville, prêtes à dispenser la bonne parole féministe aux bouseux, mais il n'en est rien. Le groupe a plutôt l'air d'une joyeuse bande, réunissant des amazones de toutes origines et de tous âges. La main d'œuvre, enthousiaste, scie, cloue, coule une dalle, met du cœur à l'ouvrage, sans un bonhomme pour fourrer ses grosses paluches dans l'affaire.

Le policier hume profondément la doublure en fausse fourrure qui garnit le chausson à conviction. Le fumet n'a vraiment rien de féminin. Et pourtant, s'il veut mener son investigation à terme, il doit demander aux filles d'essayer la pantoufle elles aussi. Ne serait-ce que pour lever l'accusation des Hautbois. « Savate au pied, menottes aux poignets », improvise-t-il pour se donner du courage en sortant de sa cachette.

« Et ici, la buvette, où l'on proposera essentiellement du thé et des jus de fruit.

- Pas d'alcool ? manque de s'étrangler l'agent.

- Si on veut prendre le contrepied de l'ADN des sociétés d'aujourd'hui, autant y aller franchement.
- À propos de contrepied... » commence Yannick.

Quelques minutes plus tard, les ouvrières sont assises côte à côte sur un muret, prenant la pose des journaliers photographiés par Charles Ebbets sur le chantier du Rockefeller Center, à l'heure de la pause déjeuner. Toutes se sont déchaussées de bonne grâce, à l'exception de la cheffe, une montagne tout en muscles et en salopette, par ailleurs responsable de la toupie manuelle, qui emprunte leur grâce et leur féminité aux anciennes nageuses de l'Allemagne de l'Est.

Yannick s'y attendait : les ripatons sont tous beaucoup trop fins pour la babouche évasée. Parvenu à hauteur de la walkyrie, il n'en mène pas large... « Il faut pourtant retirer vos chaussures, Madame, s'il vous plaît.

- Je ne le ferai pas.
- Vous préférez que je téléphone aux collègues pour qu'ils débarquent ici et vous interpellent ?
- Bon... Mais alors personne ne regarde. »

Les amazones détournent les yeux, aussi amusées qu'intriguées. La réfractaire enlève enfin sa godasse de chantier, retire sa chaussette et, oh ! Yannick n'en croit pas ses yeux ! Jamais il n'a admiré de pied aussi exquis. Une voisine curieuse, incapable de s'empêcher de lorgner, s'extasie en hurlant : « MAIS NON ! Je ne savais pas qu'on pouvait se faire une french manucure aux pieds ! Cachotière ! Montre-nous comme c'est beau ! ». Voilà la gorgone qui rougit, et qui passe son admirable petit arpion dans le chausson, évidemment trop grand pour elle, avant de se rechausser à toute

vitesse. « Vous feriez mieux de vous intéresser à la rivalité entre les sociétés historiques... dit-elle, retrouvant un semblant d'aplomb. Un règlement de compte qui tourne mal, ça peut arriver... »

Si chacun accuse l'autre, le serpent se mord la queue. Et se mordre la queue est douloureux. Yannick, découragé, a rejoint sa voiture et s'apprête à monter à bord lorsqu'il réalise que la Dacia est entourée d'une bonne vingtaine de véhicules... Elle était seule sur le parking au début de l'après-midi ! Tiens, voici encore un bolide qui arrive. Quatre trentenaires souriants s'en extraient, chemise de bûcheron et barbe lustrée, chahutant comme des collégiens. Ils prennent aussitôt la direction de *La Concorde*.

« Nom de Dieu ! », s'étouffe Yannick, oubliant qu'il se trouve devant la société catholique. Une file d'attente part de l'entrée et s'étend sur une cinquantaine de mètres, longeant l'extérieur du jeu. Le flic est obligé de jouer des coudes pour pénétrer dans le bâtiment. Derrière sa caisse, le trésorier jubile. Les badauds sont tous là pour prendre leur carte !

« Mais, comment...

- Le crime qui a eu lieu ici a suscité un intérêt démentiel, le renseigne un néo-adhérent. Moi, je suis originaire de Paris, mais je bosse à Angers. Jusqu'à hier, je ne savais même pas que la boule de fort existait ! C'est apparu d'un coup en tendance sur les réseaux, impossible de passer à côté. On est dans la vraie hype, frère, alignés avec les préoccupations des zoomers : on joue local, on consomme local, on boit local. Tu savais qu'on cultivait l'artichaut, avant, ici ? T'as goûté le cocktail à base de Cynar ?

Yannick n'en croit pas ses oreilles. Comment peut s'opérer la fusion entre une génération Z à doudoune sans manche et le cul de Fanny caché derrière un rideau ? Déjà, les premiers barbus revêtent leurs mules de compet et entament leur entraînement.

« Qu'est-ce que tu bois ? l'interroge un Hautbois, derrière le bar.

- Rien.
- On n'a pas.
- Je suis en service.
- Tu mets un verre d'eau avec une paille à monsieur l'agent, ordonne le patron à son assistant. Déjà qu'on a l'ardoise du Dédé sur les bras, si même les flics ne picolent plus, on n'est pas sortis...
- Avec la plèbe qui vous arrive là, ça devrait aller, non ?
- Tu parles. Un effet de mode. On les verra un week-end, et puis c'est tout.
- Et vous les acceptez quand même ?
- Moi, du moment qu'ils consomment, et que ça remplit nos caisses... »

La discussion s'interrompt, le temps pour le barman de préparer quatre nouveaux cocktails au Cynar.

« Dites, ce fameux Dédé... reprend le policier. Vous le connaissiez ?

- Évidemment ! C'était un de nos piliers. Un ancien qui distillait l'artichaut dans sa cave, déjà à moitié mort de cirrhose de son vivant. »

Mais Yannick n'écoute plus. Son attention est captée ailleurs : là-bas, le trésorier est en grande discussion avec un représentant de chez Cynar. Le type porte une chemise brodée au nom de la marque d'apéritif, et, entre deux éclats de rire, les billets passent allègrement de main en main.

Il a fallu que la deuxième lettre anonyme arrive pour que Yannick comprenne qui avait envoyé la première. La nouvelle missive, signée elle aussi d'Ernestine Chassebœuf, portait le titre : « À QUI PROFITE LE CRIME ? ». Lettres bleues sur fond blanc, découpées à la va-vite... facile.

Le premier jeu de typo a été découpé dans L'Humanité, l'autre dans La Croix. Les sociétés s'accusent l'une l'autre, ressuscitant le fantôme de l'agitée épistolaire. Le policier écarte l'hypothèse d'un règlement de compte : trop évident, les adhérents savent qu'on les soupçonnera au moindre pet de travers.

Un coup des Amazones ? Prôner la fin de la masculinité en assassinant brutalement avec un couteau n'est pas très convaincant.

Trônant au centre du bureau, la pompe funèbre garde son mystère. Déjà plus de cinquante paires de panards passés au crible sans succès.

Reste la piste de l'appât du gain : Michel Hautbois, le trésorier de *La Concorde*, bute un rabougri dont la disparition n'attristera personne, communique habilement, passe un accord avec Cynar pour le côté local et historique, et remplit les caisses comme

jaja grâce aux gogos angevins. Cointreau a bien été le tout premier promoteur de la boule de fort, qu'il subventionnait, à condition qu'on vende sa liqueur à la buvette ! Mouais... Peu crédible ; mais reste que le régisseur est le seul à s'être défilé au moment de la cérémonie de la pantoufle... Ce soir, Yannick sera fixé.

Avachi dans la Dacia, le policier n'en peut plus. Quatre plombes qu'il patiente devant *La Concorde*, et le bar est toujours ouvert. À intervalles réguliers, des bobos sortent pour vomir ou pisser en hurlant à la lune, bourrés comme des coings.

Enfin, sur les coups de deux heures, les derniers instagrammeurs s'en vont influencer ailleurs, et, bon dernier, le caissier finit par verrouiller la porte de la société. Le comptable titube, il en tient une sacrée lui aussi ! Précisément ce que le flic espérait. Il attend que le suspect monte dans sa voiture avant de l'alpaguer.

« Salut.

- Oh ! Vous m'avez fait peur ! Je suis fermé, monsieur l'agent, je suis désolé.
- Je ne viens pas pour boire... Mais pour que vous essayiez le chausson du tueur. »

Le sang a quitté le visage d'Hautbois. Le dessin de sa couperose n'est plus qu'un lavis sans éclat.

« Je... Je refuse.

Pas de problème. »

Yannick brandit un alcootest sous le nez du bistrotier.

« C'est soit l'alcootest, soit la pantoufle. »

A contrecœur, l'autre ouvre sa portière et retire une de ses chaussures. Il porte des chaussettes en lin, coquetterie d'argentier. Son pied épouse le chausson à la perfection. Yannick lui passe les bracelets, et téléphone aux gendarmes d'Angers.

La fratrie s'est mise en branle. Plus nombreuse que la police, mieux infiltrée que la gendarmerie, elle se rebiffe dès qu'on touche à l'un des siens ; les Hautbois peuvent se transformer en inspecteurs locaux, de vrais Hercule Artichaut. Le lendemain de l'arrestation du trésorier de *La Concorde*, les voilà dans le bureau de Yannick, occupés à livrer le compte-rendu de leur propre investigation.

Après s'être excusés pour l'envoi de la lettre anonyme (dépités surtout d'avoir eu la même idée que ceux du Point du jour), ils rapportent au policier que le pépé refroidi était réputé pour tirer de son alambic un apéro maison, un sirop d'artichaut qui titrait à 60, mais qui garantissait une production d'anticorps exceptionnelle. Tout le monde en prenait dans le pays ; les nourrices en refilaient aux bambins sur un sucre pour soigner le rhume. L'alchimiste vendait son élixir pour arrondir sa petite retraite d'agriculteur.

Depuis un an, on ignorait pourquoi, plus rien ne sortait de son col-de-cygne. Plus de revenus pour le pépé, d'où la dette à la société. Mais pas de quoi mériter le châtiment suprême ! À la recherche d'une explication, les Hautbois ont décidé d'investiguer chez

la victime : dans la cave, ils sont tombés pile sur un huluberlu en bras de chemise et costume trois pièces dépenaillé, occupé à fouiller les tiroirs de l'établi.

Après quelques paires de baffes, l'homme a lâché le morceau : cadre à l'usine de déshydratation, il exerçait une pression sur le vieux depuis des années pour qu'il révèle sa formule magique... L'ingénieur rêvait d'offrir à son employeur la recette qui permettait d'obtenir un nectar d'artichaut exceptionnel. Le col blanc s'est d'abord montré amical avec Dédé, puis il a changé de méthode, menaçant le papi d'expropriation, brisant son matériel, pour finir par le tuer, ivre de jalousie et de frustration.

« Et qu'est-ce que vous avez fait de lui ? », demande Yannick. Denis Hautbois débouchonne un flacon de gnole avec les dents. « Vous ne l'avez tout de même pas distillé ?! s'étrangle le flic.

- Penses-tu ! répond le champion en servant une rasade du remède miracle aux membres de l'assemblée. On l'a emmené à la buvette. Il boit un petit coup de rosé, en attendant l'arrivée des gendarmes. Faut bien que la société gagne un peu de sous, tout de même ! »

*Le podcast “Meurtre et Moselle”
est disponible sur les plateformes de Radio France.*



*L'auteur remercie la commune de Brissac Loire Aubance
et Sylvie Sourisseau, sa maire. Bruno et Catherine Lebel,
Nolwenn Ployez pour leur accueil chaleureux. Yvonnick et
Steeve, Valérie, Dominique, Sophie, les sociétés de la Concorde
et du Point du jour, ainsi que Jean-Marc et Magali. Alieth
Feuvrier pour les corrections.*



Brissac
LOIRE
aubance

DÉPARTEMENT DE MAINE-ET-LOIRE

anjou

Il a été fait un tirage de 300 exemplaires de ce livre.

*À plates COUTURES
est le 67^{ème} volume de la collection des petits polars.*

Ceci est
un message :



Bonjour,
je m'appelle **nicolas turon**,
je suis auteur de théâtre, de nouvelles et
de romans ; je suis aussi créateur de

bonnes idées.

Je prête souvent ma voix et mes mots
aux histoires des autres.



depuis le mois de juin 2021, j'ai
décidé de fonctionner sans aucun
réseau social, conscient de mon
environnement, de manière raisonnée
et équitable : ~~mon~~ mon travail est



www.nicolasturon.com

Pour m'aider à faire ce métier que j'adore,
j'ai besoin de vous ! Parlez de mon
travail autour de vous si vous l'appréciez, ou
contactez-moi que l'on travaille ensemble :
mon mail :
mon tel :

nicolast@hotmail.fr



06.87.80.18.11

DÉJÀ PARUS

DANS LA SÉRIE **Mortelle Moselle**
ANCY soit-il
HAYANGE ta chambre !
NEUFCHÉF oui chef !
Coup de boule à MEISENTHAL
Le test de ROHRBACH
Vol mystère à VOLMUNSTER
Dans l'EGUELSHARDT du loup
La France a un incroyable TALANGE
Une bien ENTRANGE affaire
NILVANGE ni démon
FORBACH to the future
À BOUSSE de souffle
Resident THIONVILLE
La METZ est dite
Embrouilles chez les ARSouilles
Y'a d'la ROMBAS dans l'air
SAINT AVOLD au-dessus d'un nid de coucou
L'âme envolée d'AMANVILLERS
Pleine ligne à LONGEVILLE
Je LEMBERG à mourir
Étrange bande à HETTANGE-GRANDE
FAMECK plus ultra
Mano à MANOM
BUZZONVILLE
FLORANGE amère
Mais KANFEN la police ?
YUTZual suspects
Aux SOUCHT du mal
TELMO telle fille (Ciel, mon MARLY !)
GORZE profonde (interdit aux - de 18 ans)

Coup bas chez les LOUBLAS
(Longeville-lès-Saint-Avold)
La LUTTANGE des classes
SAINT-AVOLD à main armée
Mise à mort à SAINT-NABOR
MARSPICH ou crève
Sous le SABLON la plage
MORHANGE sanguine

Intégrales **Mortelle Moselle** et **Mortelle Moselle 2**, publiées chez Plum'Éditions.

DÉJÀ PARUS

DANS LA SÉRIE **Mortelle Mayenne**
ATHÉE souhaits !
Qui ASTILLÉ le premier ?
SAINT-QUENTIN-LES-ANGES de la télé réalité
POMMERIEUX faire
C'est bon pour le MÉRAL
Pour qui SENONNES le glas
SIMPLÉ, basique
À tous ceux CONGRIER en enfer
Les routiers sont SAINT-POIX
Un BRAINS d'espoir
Complètement à CRAON

Intégrale **Mortelle Mayenne**, publiée par le
Pôle Culture du Pays de Craon.

DÉJÀ PARUS

DANS LA SÉRIE ***Les Pieds dans le Bla***
BRISSAC, deux essés QUINCÉ
LES ALLEUDS aux larmes
Le mal LUIGNÉ
La fuite de SAINT-RÉMY-LA-VARENNE
Minuit VAUCHRÉTIE
SAULGÉ L'HÔPITAL se fout de la charité
Un chasseur sachant CHARCÉ
Satané SAINT-SAT
Chamailleries à CHEMELLIER

Coffret intégrale ***Les pieds dans le BLA***,
publiée par la ville de Brissac Loire Aubance.

DÉJÀ PARUS

DANS LA SÉRIE ***Vosges Mortelles***
Une ÉPINAL dans le pied
Les SAINT-DIÉ sont jetés
Demain ne meurt GERARDMER

DÉJÀ PARUS

DANS LA SÉRIE ***Meurtre et Moselle***
Un poil THIAUCOURT
TOMBL(h)AINE

DÉJÀ PARU

DANS LA SÉRIE **Marne Mortelle**
Fantômes balaises à SERMAIZE

DÉJÀ PARU

DANS LA SÉRIE **Lot Mortel**
Chaos à CAHORS

DÉJÀ PARU

DANS LA SÉRIE **Alsace Fatale**
VAL-DE-Murder

À PARAÎTRE

DANS LA SÉRIE **Mortelle Moselle**
VOLMERANGE-LES-MINES de plomb
To be DORNOT to be
BORNLY to be alive
Sous le VERNY, la faille

À PARAÎTRE

DANS LA SÉRIE **Meurtre et Moselle**
TRONVILLE Dead

À PARAÎTRE

DANS LA SÉRIE ***Savoie Mortelle***
Valse macabre à VAL CENIS
Elle BESSANS de la montagne à cheval
Les BRAMANS tombent
Les maudits de MODANE
Chacun pour AUSSOIS
Les bleus de BONNEVAL
TERMIGNON tout le monde descend
VALLOIRE là-bas si j'y suis
L'ORELLE cassée
VALMENIER, tu dors

© Nicolas Turon, 2024

Mise en page : Hélène Colotte-Masson

Imprimé en France

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite selon le Code de la propriété intellectuelle [Art. L 122-4] et constitue une contrefaçon réprimée par le Code pénal.

« Une société de boule de fort composé
uniquement de femmes ?! »

ISBN 978-2-9592614-2-8



9 782959 261428

3€00 - France

Dépôt légal Février 2024

Collection **Les pieds dans le BLA**